



N° 16, 2022

RILUNE — Revue des littératures européennes

“La Belgique au prisme des langues :  
bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction”

CATIA NANNONI  
(UNIVERSITÉ DE BOLOGNE)

### Le défi de la communication interculturelle : atelier de traduction à partir de *L’Italienne* de Carmelina Carracillo

#### Pour citer cet article

Catia Nannoni, « Le défi de la communication interculturelle : atelier de traduction à partir de *L’Italienne* de Carmelina Carracillo », dans *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 16, *La Belgique au prisme des langues : bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction*, (Catia Nannoni, dir.), 2022, p. 123-138 (version en ligne, [www.rilune.org](http://www.rilune.org)).

#### Résumé | Abstract

**FR** *L’Italienne* de Carmelina Carracillo (1999) s’insère dans la « Rital-littérature », la littérature écrite en Belgique par des émigrés d’origine italienne. Ce roman puise à fond dans une italianité qui n’est pas exempte de clichés, tout en innovant par l’attention portée à la dimension féminine du phénomène migratoire. À travers un cas réussi d’exogamie, cette œuvre montre les dynamiques de la communication interculturelle entre une communauté ritale, établie en Wallonie, et l’univers d’accueil représenté par un homme belge qui a épousé une émigrée originaire du Molise. Le regard sociologique de l’auteure se double d’une attention portée à la dimension linguistique, puisque les relations entre ces deux mondes passent par le prisme d’une pluralité d’idiomes que le texte distribue de manière fonctionnelle à son propos, qui est de valoriser la richesse démographique représentée et l’importance du dialogue entre les deux communautés. À partir d’un atelier animé à l’intérieur d’un cours de master, cet article envisage les enjeux de ce roman dans son passage à la traduction en italien.

**Mots-clés :** *L’Italienne*, Carmelina Carracillo, « Rital-littérature », traduction des textes plurilingues.

**EN** Carmelina Carracillo's *L’Italienne* (1999) is a novel belonging to the « Rital-littérature », the literature written in Belgium by emigrants of Italian origin. This novel draws its inspiration from an Italianness that is not free of clichés, although the attention paid to the female dimension of the migratory phenomenon is something new. Through the story of a successful case of exogamy, this work shows the dynamics of intercultural communication between a Rital community, established in Wallonia, and the host universe represented by a Belgian man married to a Molise emigrant. The author's sociological perspective is linked to a focus on the linguistic dimension, since the relationship between these two cultures passes through a plurality of idioms which the text utilises in a way that is functional to its purpose. The aim is to valorise the demographic richness represented and the importance of a dialogue between the two communities. Starting from a workshop conducted in a master's course, this study considers the challenges of translating this text into Italian.

**Keywords :** *L’Italienne*, Carmelina Carracillo, « Rital-littérature », translation of multilingual texts.

CATIA NANNONI

**Le défi de la communication interculturelle :  
atelier de traduction à partir de *L'Italienne*  
de Carmelina Carracillo**

**L'***Italienne* de Carmelina Carracillo<sup>1</sup> s'insère dans ce qu'il est convenu d'appeler la « Rital-littérature » depuis la parution en 1996 de l'anthologie d'Anne Morelli consacrée à la littérature écrite en territoire belge par des émigrés d'origine italienne ou par leurs descendants<sup>2</sup>. Comme l'indique le titre, le roman de Carracillo puise à fond dans cette inspiration liée à une italianité qui n'est pas exempte de clichés, tout en innovant par l'attention portée à la dimension féminine – collective et individuelle – du phénomène migratoire en Belgique<sup>3</sup>.

Carmelina Carracillo est née à Charleroi en 1960 de parents originaires du Molise, une petite région du sud de l'Italie qui a connu un intense dépeuplement dû à des vagues migratoires pour raisons économiques vers l'Amérique (Argentine, Brésil, États-Unis et Canada) et des pays européens (notamment la Suisse, la France et la Belgique)<sup>4</sup>. Cette diaspora régionale a donné l'essor à un important courant lié à la littérature de migration, dont le volet américain a fait l'objet de nombreuses études, alors que le volet européen reste encore méconnu et attend sa juste valorisation<sup>5</sup>.

Élevée dans un milieu modeste (son père travaillera dans un premier temps à la mine, comme beaucoup de ses compatriotes émigrés en

---

<sup>1</sup> Carmelina Carracillo, *L'Italienne*, Bruxelles, EPO, 1999.

<sup>2</sup> Anne Morelli, *Rital-littérature. Anthologie de la littérature des Italiens de Belgique*, Cuesmes, Éditions du Cerisier, 1996. Cette dénomination, d'abord circonscrite à « la littérature des Italiens de Belgique » (*ibid.*, p. 15), a depuis été utilisée de manière élargie pour comprendre toute littérature francophone (européenne) produite par des émigrés d'origine italienne. Voir Pierre Halen, « Le religieux dans la mémoire romanesque de l'immigration italienne : un mode du détournement », dans Pierre-Marie Beaude et Jacques Fantino (dir.), *Le Discours religieux, son sérieux, sa parodie en théologie et en littérature*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2001, p. 407-427.

<sup>3</sup> Voir Jeannine Paque, « Histoires de l'histoire : il était une fois en Ritalie ... », *Revue de littérature comparée*, vol. 299, n° 3, 2001, p. 441 ; voir également Pierre Halen, art. cit., p. 425.

<sup>4</sup> La région des Abruzzes-Molise, administrativement unie jusqu'à 1963, a connu le taux d'émigration le plus élevé d'Italie (27 %) dans la seconde moitié des années 1950 et même au-delà. Voir Norberto Lombardi, « Il Molise fuori dal Molise », dans Gino Massullo (dir.), *Storia del Molise in età contemporanea*, Roma, Donzelli, 2006, p. 587.

<sup>5</sup> L'éditeur Cosmo Iannone d'Isernia s'est engagé dans la promotion d'études sur divers aspects liés aux migrations, y consacrant quatre collections. Voir <https://www.cosmoiannone.it>. [Dernière consultation : 22/10/2021]

Belgique après la Seconde Guerre mondiale), Carmelina Carracillo a fait des études de sociologie et a embrassé des professions à vocation sociale, tout en se consacrant très tôt à l'écriture (du théâtre engagé à la poésie, de l'essai au roman et à la chanson). Dans le cadre de « la littérature italienne de Belgique », elle appartient à la deuxième génération, « celle qui y est arrivée en bas âge ou même y est née, plus affirmée et revendicative »<sup>6</sup> par rapport à la première et efficacement incarnée par le « Rital nouveau » peint dans *Rue des Italiens* par Girolamo Santocono (1986), roman dont on retrouve de nombreux échos dans *L'Italienne*, à partir de la présence d'une dédicace à un des deux parents<sup>7</sup>. Et d'ailleurs, au dire d'Anne Morelli, c'est bien le succès de *Rue des Italiens* qui a ouvert la voie à la remémoration des racines péninsulaires à d'autres auteurs italo-belges, dont Nicole Malinconi et, justement, Carmelina Carracillo<sup>8</sup>. Dans sa production, Carracillo assume pleinement son sentiment d'appartenance nationale et culturelle, ce qu'elle définit son « italianitude »<sup>9</sup>. Questionnée sur l'origine autobiographique du roman qui fait l'objet de la présente étude, elle admet qu'évidemment il y a des éléments ancrés dans son expérience au sein d'une communauté d'immigrés molisans, dans son bagage culturel et identitaire, mais elle insiste sur le fait que ce n'est pas son histoire personnelle, qu'elle « déteste l'autobiographie » tout court, en lui préférant ce qu'elle appelle la « construction », c'est-à-dire la réélaboration des idées du premier jet, nourrie d'études, de lectures et de recherches<sup>10</sup>.

Par le biais de l'histoire d'un cas réussi d'exogamie, *L'Italienne* permet de percer les dynamiques de la communication interculturelle entre une communauté ritale<sup>11</sup>, récemment installée en Wallonie, et

---

<sup>6</sup> Anne Morelli, « La Belgique vue par “ses” Italiens », dans Anna Soncini Fratta (dir.), *Les Avatars d'un regard. L'Italie vue à travers les écrivains belges de langue française*, Bologna, CLUEB, 1988, p. 308.

<sup>7</sup> *L'Italienne* est dédié à la mère de l'écrivaine, alors que le livre de Santocono était conçu comme un hommage au père. Sur la récurrence des dédicaces intrafamiliales dans la prose (post)migratoire, voir Tomasz Chomiszczak et alii, *Wędrujące tożsamości. Trzy studia o migracjach literackich we francuskojęzycznej Belgii*, « Résumé en français », Wydawnictwo UNUM, Kraków, 2020, p. 197.

<sup>8</sup> Anne Morelli, « La littérature métissée », dans Jean-Pierre Bertrand et alii (dir.), *Histoire de la littérature belge francophone 1830-2000*, Paris, Fayard, 2003, p. 529-530. C'est également l'avis de Pierre Halen, art. cit., p. 411, qui parle d'« “italianité” retrouvée » pour Nicole Malinconi, Francis Tessa et Carmelina Carracillo.

<sup>9</sup> Courriel de Carmelina Carracillo du 26/03/2021.

<sup>10</sup> Conversation téléphonique avec Carmelina Carracillo du 12/04/2021. Le seul chapitre strictement autobiographique serait « Les travaux », p. 130-137, centré sur le retour au Molise de deux personnages molisans, père et fille, pour s'occuper de la rénovation d'une maison familiale.

<sup>11</sup> Dans cet article, à l'image de ce que font d'autres chercheurs dans le sillage des travaux d'Anne Morelli, nous choisissons d'utiliser l'adjectif « ritale » dans sa valeur descriptive dénotant l'origine italienne de la personne immigrée. D'ailleurs, dans son roman Carracillo l'emploie, dans sa forme substantivée, de la même manière dépassionnée : « Et les Ritals de jurer sur la Vierge

l'univers d'accueil belge, représenté par un « Carolo »<sup>12</sup> (Désiré Delbrasse) qui a épousé une immigrée molisane (Maria Rosa Di Santo). Si les stéréotypes et notamment les ethnotypes ne manquent pas dans ce tableau, comme d'ailleurs le reconnaît l'écrivaine elle-même<sup>13</sup>, ils sont introduits « comme une étape épistémologique nécessaire et utile », qui permet au lecteur de « s'y retrouve[r] »<sup>14</sup>, dans l'attente de revoir son jugement. Carracillo est consciente d'avoir « choisi la facilité » pour transmettre plus efficacement un message positif, loin du regard misérabiliste parfois porté sur l'immigration italienne en Belgique<sup>15</sup>. Néanmoins son roman innove par le double renversement de perspective qu'il opère : d'un côté par la mise en évidence de l'apport féminin dans l'immigration, à côté de celui – plus connu et plus étudié – des hommes, de l'autre par le récit d'une intégration en sens inverse à celle normalement explorée, celle d'un mari belge dans une famille ritale<sup>16</sup>.

Comme le synthétise de manière convaincante Pierre Halen, dans *L'Italienne* « on quitte [...] la dualité “moderne” de la “double culture” et de la “coupure”, pour se centrer sur les milles procédures quotidiennes du métissage et [...] de l'adaptation des uns aux autres dans un cadre essentiellement réaliste »<sup>17</sup>. Car le roman est traversé par des réflexions, de part et d'autre, sur des pratiques de communication interculturelle illustrant des mécanismes de médiation qui ne dépareraient pas dans un manuel sur ce sujet<sup>18</sup>. Carracillo, selon ses propres dires, a voulu, en effet, organiser son œuvre « comme un album photo », dont chaque chapitre porte sur un événement principal qui est l'occasion de montrer une différence dans la conception du monde et les tentatives de conciliation

---

pour avoir donné le jour à des enfants pareils sans plus aucun respect » (Carmelina Carracillo, *op. cit.*, p. 35).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 10. Il s'agit de l'abréviation (à l'origine familière) de « carolorégien », habitant de la ville belge de Charleroi.

<sup>13</sup> Conversation téléphonique avec Carmelina Carracillo du 12/04/2021. Elle dit avoir « voulu échapper aux stéréotypes », mais reconnaît, en riant, qu'elle n'y est pas toujours très bien parvenue.

<sup>14</sup> Pierre Halen, *art. cit.*, p. 415, 426.

<sup>15</sup> Conversation téléphonique avec Carmelina Carracillo du 12/04/2021.

<sup>16</sup> L'écrivaine raconte que l'inspiration pour *L'Italienne* lui est venue en 1996, lors des commémorations pour le 50<sup>e</sup> anniversaire des accords belgo-italiens (1946), puisqu'on ne parlait que des hommes, oubliant complètement le rôle actif qu'avaient eu les Italiennes dans l'intégration, car elles se débrouillaient en français souvent mieux que leurs maris, suivaient les enfants à l'école et allaient à l'église, qui représentait un haut lieu de socialisation à l'époque (conversation téléphonique avec Carmelina Carracillo du 12/04/2021).

<sup>17</sup> Pierre Halen, *art. cit.*, p. 425.

<sup>18</sup> Voir la définition de « médiation interculturelle » offerte par Rentel Nadine et Schwerter Stephanie (dir.), *Défis et enjeux de la médiation interculturelle : perspectives plurilingues et transdisciplinaires*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2012, « Introduction », p. 9 : « le fait de chercher à établir des liens de sociabilité entre des individus issus de diverses cultures, tout en tenant compte de leurs propres traditions et identités nationales ».

de la part de deux univers en contact<sup>19</sup>.

Le médiateur par excellence est représenté par le personnage de Désiré, qui surmonte le premier obstacle se présentant dans ces circonstances, la différence des langues<sup>20</sup>, en apprenant rapidement le dialecte molisan et en acceptant de bon gré, très symboliquement, un double changement de prénom : s'il est « Desiderio » (à la lettre : « désir ») exclusivement pour sa femme (qui le prononce de manière « capiteuse »<sup>21</sup>, conformément à sa représentation de « déesse méditerranéenne » ressemblant à « Sophia Loren »<sup>22</sup>), par les autres Italiens il est d'abord désigné comme « le Belge »<sup>23</sup>, pour devenir ensuite tantôt « Dèsirrrè » ou « Dèsirè »<sup>24</sup> (transcriptions imitant la prononciation italienne), tantôt « zio Désiré »<sup>25</sup>.

Désiré se laisse « initier » à l'univers rituel et à ses codes notamment par son beau-frère Franco (qui « possédait tous les secrets de son initiation et surtout l'empêchait régulièrement de commettre des impairs »<sup>26</sup>) ; il embrasse les traditions et les fêtes italiennes et molisanes en les ajoutant à celles de Wallonie, voyant en cela un enrichissement personnel et familial et non pas une menace<sup>27</sup>. « Dépourvu de certitudes imposées, d'évidences abstraites »<sup>28</sup>, il démantèle par l'expérience tout éventuel préjugé<sup>29</sup> véhiculé par la représentation sociale et effectue un « travail de décentration », à savoir une prise de distance « par rapport à l'identité propre »<sup>30</sup> pour aller à la rencontre de l'autre. « Séduit par la “rue des macaronis” »<sup>31</sup>, Désiré cesse d'être uniquement belge et amorce par son exemple la création naturelle d'un espace intermédiaire, celui de « l'entre-deux »<sup>32</sup> qui sera le propre de sa fille Elda et des représentants de la

<sup>19</sup> Conversation téléphonique avec Carmelina Carracillo du 12/04/2021.

<sup>20</sup> Voir Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky, *La Communication interculturelle*, Paris, Colin, 1989, p. 16, ainsi que Bernd Spillner, « Les bases de la comparaison des langues et des cultures pour la médiation interculturelle », dans Rentel Nadine et Schwerter Stephanie (dir.), *op. cit.*, p. 18.

<sup>21</sup> Carmelina Carracillo, *op. cit.*, p. 38.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 25, 41.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>27</sup> De la même manière, à côté des fêtes partagées (bien qu'avec des traditions différentes) comme le Noël et le carnaval, les enfants rituels en terre wallonne conservent la *Befana* (l'Épiphanie) et gagnent la Saint-Éloi et la Saint-Nicolas (*ibid.*, p. 59-60).

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>29</sup> Dans l'acception de « système d'explication rassurant parce que communément partagé », formulée par Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky, *op. cit.*, p. 138.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>31</sup> Carmelina Carracillo, *op. cit.*, p. 25 : cette désignation est un évident clin d'œil à *Rue des Italiens* de Santocono.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 47.

troisième génération, capables de réaliser l'idéal de la double appartenance, de la double identité positivement assumée.

Ayant accompli au fil des années ce qui est défini comme une « impeccable acclimatation [...] au milieu italien »<sup>33</sup>, Désiré peut en outre jouer activement le rôle de médiateur, culturel et linguistique, pour son beau-fils belge, pour qui il est « un vrai complice » : il lui explique les habitudes et les coutumes ritales qu'il a appris à connaître et à aimer avec le temps et « traduit le dialecto-italo-français » utilisé dans les réunions familiales intergénérationnelles<sup>34</sup>.

Ce tableau quelque peu idéalisé de la rencontre entre les deux cultures n'est jamais terni tout au long du roman et les épisodes racontant le choc initial du Belge face à certains comportements de sa belle-famille – à première vue inexplicables – finissent toujours par un arrangement, le plus souvent un ajustement de la position de Désiré en faveur de l'univers rituel, dont la représentation est prépondérante. Si l'organisation de la cellule familiale est essentiellement bâtie sur un modèle matriarcal importé de la région d'origine des sœurs Di Santo, la femme de Désiré, Maria Rosa, accorde néanmoins elle aussi quelques concessions au contexte d'accueil, que ce soit sur le plan culturel ou linguistique : elle accueille petit à petit dans son jardin des plantes aussi exotiques que « les choux de Bruxelles » et « l'insolite rhubarbe »<sup>35</sup>, et parle à son mari « mi en dialecte mi en français »<sup>36</sup>.

D'un point de vue sociologique, certaines réflexions attribuées à Maria Rosa se recoupent avec les témoignages des femmes italiennes immigrées en Belgique dans le second après-guerre : si elles sont inévitablement déçues par le climat du pays d'accueil, elles apprécient en revanche la liberté dont elles jouissent « loin de la pression sociale et du milieu familial »<sup>37</sup>. Plus en général, dans le roman les Molisans et les Molisanes reconnaissent la supériorité des conditions de vie et de travail en Belgique par rapport à l'Italie, qu'il s'agisse du travail domestique ou des métiers masculins à la mine ou à l'usine<sup>38</sup>.

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 40. La réplique de Maria Rosa censée illustrer cette habitude est la suivante, où en réalité l'effective intervention du dialecte est très modérée : « Tu ne comprends rien. Tu ne comprendras jamais. Ils avaient tous raison. J'aurais dû épouser Tonino [...]. *N'ge' la face' chiu !* (Je n'en peux plus). Pourquoi suis-je venue m'emprisonner dans cette ville noire et puante ... » (italique dans le texte).

<sup>37</sup> Anne Morelli, « La Belgique vue par "ses" Italiens », *op. cit.*, p. 306.

<sup>38</sup> Maria Rosa apprécie énormément les commodités représentées par les électroménagers disponibles dans la maison bourgeoise où elle travaille comme gouvernante (voir Carmelina Carracillo, *op. cit.*, p. 11-12), alors que Franco s'étonne que les travailleurs belges fassent la grève, eux qui « ont déjà tellement » par rapport aux paysans de son village natal (*ibid.*, p. 37).

La représentation de ce microcosme convoque bien sûr une réflexion sur la langue employée. L’auteure nous signale dès le péri-texte que des éléments hétérolingues seront présents dans le roman : derrière la page de titre on trouve, en effet, un paragraphe de « Remerciements » à Vincenzo Rossi, poète et romancier (1924-2013) originaire de Cerro al Volturno (le village natal de la mère de Carmelina Carracillo, dans l’Alto Molise) « qui a bien voulu corriger les expressions dialectales molisanes »<sup>39</sup>. D’après Pierre Halen, cette référence au recours à un locuteur natif sert à « jouer avec plus d’exactitude de la couleur “locale” », ajoutant des « marqueurs linguistiques » aux nombreux « marqueurs comportementaux » d’italianité présents dans le texte (« les mœurs familiales, et notamment alimentaires et festives »)<sup>40</sup>. D’autres études ont renchéri sur les limites du mimétisme du plurilinguisme de la prose (post)migratoire en général, pointant sa nature de convention littéraire, réduite souvent à quelques répliques censées donner « une aura linguistique “exotique” »<sup>41</sup>.

Nous croyons toutefois que *L’Italienne* échappe à cette stylisation simpliste, comme la prise en compte du texte nous le montre. L’usage de l’italien et du dialecte molisan intervient dans la langue de narration, le français, pour une double finalité, dont la première nous paraît dominante : d’une part, la vraisemblance dans la caractérisation des personnages et l’évocation du milieu migratoire (conservant le dialecte d’origine à côté, et très souvent à la place, de l’italien)<sup>42</sup> ; d’autre part, la volonté de conférer du brio au style, en juxtaposant les codes là où la situation le permet (pour l’expression de l’affectivité, la désignation de concepts et rituels liés à la culture d’origine, etc.). Dans *L’Italienne* le plurilinguisme est tantôt « déclaratif » (« lorsque le fait que le personnage parle une autre langue que le français est signalé, sans qu’il y ait un changement de code dans le texte »), tantôt « effectif » (« quand le français coexiste réellement dans le texte avec d’autres langues »)<sup>43</sup>. Même dans ce second cas, la représentation de la variation linguistique – qui va du simple mot à la phrase – est toujours de quelque manière négociée et pour ainsi dire apprivoisée par l’intermédiaire d’une traduction ou d’une explication en français (le plus souvent donnée entre

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 4. L’auteure admet que Vincenzo Rossi a en fait récrit ces passages, vu qu’elle ne savait pas transcrire le dialecte, idiome oral qu’elle avait acquis comme langue maternelle (conversation téléphonique avec Carmelina Carracillo du 12/04/2021).

<sup>40</sup> Pierre Halen, art. cit., p. 425.

<sup>41</sup> Tomasz Chomiszczak *et alii*, *op. cit.*, p. 196.

<sup>42</sup> Voir Anne Morelli, « Quelles langues pour les Italiens de Belgique? », dans Marcello Barbato et Claudio Gigante (dir.), *Aspetti della cultura, della lingua e della letteratura italiana in Belgio*, Bruxelles, P.I.E.-Peter Lang, 2011, p. 157.

<sup>43</sup> Tomasz Chomiszczak *et alii*, *op. cit.*, p. 196.

parenthèses ou en incise) qui accompagne les citations italiennes ou dialectales (fournies en italique), sauf celles qui s'imposent par leur notoriété ou qui ne nécessitent pas de clarification grâce au contexte. À travers ce choix du binôme traductif se met en place la figure du « narrateur-traducteur »<sup>44</sup>, voire « médiateur »<sup>45</sup>, qui revient inlassablement sur l'élément hétérogène introduit pour le rendre signifiant et compréhensible aux yeux d'un public francophone monolingue, parfois en ajoutant des remarques métalinguistiques ou épilinguistiques pour le rendre accessible même dans ses connotations et ses valeurs pragmatiques. Cette modalité est bien exemplifiée par la réplique suivante de Maria Rosa, jalouse de Désiré qui a embrassé sa cousine à lui, considérée une femme aux habitudes discutables : « Seule femme au milieu des hommes. *Chella sgnora saia vrgugnà* (quelle honte). Cette semaine, dans la rue, on n'a fait que parler de ça. *Io, che figura faccio ?* (littéralement : quelle figure je fais, autrement dit : je passe pour quoi ?) »<sup>46</sup>.

Cette orchestration disciplinée de la variation linguistique, donnant un résultat très ordonné et lisible, loin de l'hybridité langagière enjouée mais parfois obscure représentée par exemple dans *Rue des Italiens*, collabore à notre sens à l'intention même du texte, qui est de montrer la faisabilité et la richesse d'une double intégration, comme la quatrième de couverture le déclare ouvertement<sup>47</sup>. Ce traitement du plurilinguisme se prête d'autant mieux à la fonction explicative inhérente à la littérature de migration, qui véhicule souvent « des renseignements de type sociologique et ethnologique »<sup>48</sup> pour approfondir la connaissance des cultures d'origine des personnages représentés.

Le souci de l'écrivaine de soigner au mieux l'exactitude de ses emprunts au dialecte vaut également pour l'italien, orthographié presque toujours de manière correcte et systématique. Cette attention portée à la reproduction des parlers péninsulaires confirme, à notre avis, l'importance attribuée à cet ouvrage mémoriel et ne peut s'expliquer en termes de simple concession à une convention littéraire. Dans le roman de Carracillo, l'insertion de l'italien ou du molisan (dans les parties

---

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> Myriam Suchet, « Le *Triomphe* de la traduction polyphonique », dans Francis Mus et Karen Vandemeulebroucke (dir.), *La Traduction dans les cultures plurilingues*, Arras, Artois Presses Université, 2011, p. 77.

<sup>46</sup> Carmelina Carracillo, *op. cit.*, p. 45 (italique dans le texte).

<sup>47</sup> « *L'Italienne* raconte l'histoire d'une double intégration », à travers laquelle « pointe la différence profonde entre deux cultures et la fabuleuse richesse qui en découle ». C'est un « plaidoyer pour des formes de bonheur simple, d'amour et de compréhension » (*ibid.*, quatrième de couverture).

<sup>48</sup> Tomasz Chomiszczak *et alii*, *op. cit.*, p. 198.

mimétiques ou diégétiques) obéit à une volonté d'introduire des concepts ancrés dans la culture d'origine, montrant ainsi un caractère de « nécessité »<sup>49</sup> et par là même démentant l'hypothèse d'une rédaction en français qui ne serait que saupoudrée de xénismes ornementaux. Le passage de la langue nationale au dialecte (dont l'écrivaine souligne la portée identitaire)<sup>50</sup> survient en particulier dans la sphère affective, intime, familiale ou religieuse ; le molisan est le code de l'empathie entre compatriotes émigrés, est l'instrument pour désigner quelqu'un ou quelque chose de manière percutante ou pour corroborer une affirmation, parfois en recourant à des proverbes et dictons.

Étant convaincue de l'intérêt de *L'Italienne* tant pour sa valeur de témoignage (bien que fictionnalisé) d'un pan de l'histoire des Italiens à l'étranger, que pour ses enjeux linguistiques et traductifs, nous avons proposé à plusieurs reprises ce roman (non encore publié en italien) à l'intérieur d'un cours de traduction dans un master du département de Langues, littératures et cultures modernes de l'Université de Bologne. Face à une œuvre telle que *L'Italienne* (comme pour la plupart de textes hétérolingues), il a tout de suite paru indispensable de relativiser quelques concepts circulant en traductologie, dont le binarisme entre l'approche sourcière et l'approche cibliste<sup>51</sup>. L'application monolithique et exclusive d'une de ces deux approches – déjà déconseillée par Umberto Eco, qui prônait l'alternance et la flexibilité selon les problématiques de l'original<sup>52</sup> – s'avère dans ce cas intenable et surtout insatisfaisante pour rendre compte de l'ensemble des facteurs et acteurs en jeu.

Avec les étudiants, nous avons réfléchi à comment construire un projet traductif qui valorise la diversité linguistique tout en garantissant l'intelligibilité et en faisant ressortir la spécificité de l'appartenance italo-molisane dans le contexte belge francophone. Nous avons estimé que pour respecter le dessein esthétique de l'auteure, fondé sur une représentation de la différence, identitaire et linguistique, qui n'entrave finalement pas la communication interculturelle, on ne pouvait pas oblitérer la composante plurilingue, bien qu'un certain aplatissement soit inévitable étant donné que l'italien à la fois participe au multilinguisme de l'original

---

<sup>49</sup> Serge Vanvolsem, « Il codice linguistico della letteratura dell'emigrazione », dans Serge Vanvolsem et alii (dir.), *Gli spazi della diversità. Atti del convegno internazionale Il rinnovamento del codice narrativo in Italia dal 1945 al 1992*, Leuven/Roma, Leuven University Press/Bulzoni, 1995, t. II, p. 568.

<sup>50</sup> Conversation téléphonique avec Carmelina Carracillo du 12/04/2021.

<sup>51</sup> Voir Reine Meylaerts, « Heterolingualism in/and Translation », *Target*, vol. 18, n° 1, 2006, p. 10-11.

<sup>52</sup> Umberto Eco, « Riflessioni teorico-pratiche sulla traduzione », dans Siri Nergaard (dir.), *Teorie contemporanee della traduzione*, Milano, Bompiani, 1995, p. 125.

et coïncide avec la langue d'arrivée de la traduction<sup>53</sup>. Nous avons écarté l'idée de conserver l'italique en traduction pour signaler l'usage de l'italien dans l'original parce que cela aurait fini par paraître redondant à la longue, en plus d'être dépourvu de la pertinence de singularisation que ce procédé avait dans l'original. À plus forte raison nous n'avons pas voulu insérer de notes telles que « en italien dans le texte » pour donner à entendre qu'à chaque fois les personnages s'exprimaient effectivement en italien dans l'original. L'italique a été conservé en traduction seulement pour les mots italiens ayant une fonction autonymique et donc assortis d'une définition ou d'un commentaire métalinguistique.

La mise en relief par la typographie a été maintenue pour les citations en dialecte molisan (conservées dans leur totalité), qui gardent une connotation d'altérité – bien qu'évidemment moindre – aussi pour une bonne partie du public italophone, sans entraver généralement la compréhension grâce au contexte et à leur récurrence. Nous nous sommes interrogés sur l'opportunité de fournir – de manière systématique ou ponctuelle – une traduction ou une explication en italien, en concluant majoritairement pour l'omission, ce qui peut aussi avoir l'effet de pousser le lecteur italien à la découverte d'une réalité régionale qui n'est pas des plus connues ni des plus médiatisées. Sans compter que la prose italienne contemporaine offre plusieurs exemples d'une langue littéraire nationale métissée de régionalismes et dialectismes<sup>54</sup>.

Pour mieux véhiculer l'idée du multiculturalisme et compenser l'inévitable entropie, nous avons conservé en français, en les mettant en italique, les éléments les plus immédiatement évocateurs de la belgité, comme les appellatifs familiaux relatifs aux Delbrasse (par exemple « bobonne », réservé à la grand-mère de Charleroi), des termes d'adresse associés aux personnages wallons qui évoluent dans la communauté ritale (comme « Madame » et « Monsieur »), ainsi que quelques « régionalismes encyclopédiques » belges<sup>55</sup> devenus partie prenante du décor et du vécu des protagonistes (par exemple ceux liés aux célébrations locales du carnaval). On n'a pas hésité à assortir ces *realia* d'une note exégétique quand on a estimé qu'il valait la peine d'approfondir la description du concept pour favoriser son appréciation de la part du public italien.

Pareillement, quelques citations en français ont été gardées là où la

---

<sup>53</sup> Voir Rainier Grutman, « Multilingualism », dans Mona Baker et Gabriela Saldanha (dir.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London-New York, Routledge, 2009, p. 184 : « Additional complications arise when the target language happens to be the embedded foreign language of the source text ».

<sup>54</sup> Il suffit d'évoquer, entre autres, Andrea Camilleri pour le sicilien et Marcello Fois pour le sarde.

<sup>55</sup> Michel Francard *et alii*, *Dictionnaire des belgicisms*, Bruxelles, De Boeck Duculot, 2010, p. 11.

distribution des langues était emblématique des antagonismes communautaires et des dynamiques de résolution à l'œuvre. C'est le cas de l'extrait tiré du chapitre intitulé « Le mariage », consacré à la fête de noces de Maria Rosa Di Santo et Désiré Delbrasse. Le récit commence par mettre en relief la division spatiale des deux familles, qui s'étaient « naturellement » réparties autour de deux tables distinctes, dans une ambiance « contractée »<sup>56</sup>. La tension augmente quand, par inadvertance, un des enfants italiens (présentés, sans surprise, comme turbulents et dissipés) tache de sauce tomate la robe d'une femme belge, qui lui crie violemment dessus. Les Di Santo et les Delbrasse attendent la réaction des deux chefs de famille respectifs, qui, d'un regard, sans échanger un mot, décident avec « bon sens » de minimiser cet incident. La parole de réconciliation est laissée au père de Désiré, qui fait redémarrer la fête en formulant ses vœux aux mariés. Son exemple est tout de suite imité par les deux familles, chacune d'abord dans sa langue (le français et le dialecte molisan) :

- a. Séance tenante, les Delbrasse renchérèrent : « Santé aux mariés » [...]. Les Italiens confirmèrent haut et fort *A la salut d' r' spius*<sup>57</sup>.

Au fur et à mesure que « les deux familles se mélangèrent », la nourriture et les boissons aidant, chacune réitère ses vœux dans la langue de l'autre, tout en gardant son propre accent :

- b. les Delbrasse baragouinaient des *Salut a r' spius* avec l'accent wallon et les Italiens s'égosillaient en roulant des « r » avec des « Santé aux mariés »<sup>58</sup>.

Afin de respecter l'économie du texte qui se fait le miroir de l'interaction interculturelle, il est primordial de garder en traduction, en les transcrivant tels quels, cette distribution et cet échange de codes, qui amorcent imperceptiblement le processus d'intégration entre les deux communautés<sup>59</sup> :

- A. Seduta stante i Delbrasse rilanciarono [in francese] : « Santé aux mariés ». [...] Gli italiani confermarono forte e chiaro [in dialetto] : *A la salut d' r' spius*.

---

<sup>56</sup> Carmelina Carracillo, *op. cit.*, p. 22.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 23-24.

<sup>59</sup> Ici et dans la suite de l'article, pour faciliter la lecture, les traductions des exemples sont introduites par la même lettre que les passages originaux correspondants, mais en majuscule.

- B. I Delbrasse sbiascicavano dei *Salut a r' spius* con l'accento vallone e gli italiani si sgolavano urlando « Santé aux mariés » con la loro tipica erre.

Aucune traduction ni explication n'a été jugée nécessaire, étant donné le contexte qui mentionne la formulation des vœux et fournit ainsi une clé d'interprétation suffisante ; quelques étudiants ont proposé d'insérer tout de même l'indication des idiomes convoqués dans l'exemple A (ajout signalé entre crochets), par souci de clarté ou pour mieux faire ressortir la distinction linguistique initiale, qui sera par la suite estompée dans B.

Puisque dans le roman la réalisation phonétique du « r » est ressentie comme un marqueur linguistique et identitaire des deux communautés, en traduction (B) on a misé sur l'indication de la manière typiquement italienne de produire ce son (« con la loro tipica erre »), plutôt que sur des détails phonologiques qui n'auraient pas été pertinents, ni d'ailleurs efficaces en termes de caractérisation.

Dans le livre, l'importance des moments conviviaux pour le brassage culturel et de la nourriture comme symbole d'une identité nationale et en même temps comme objet médiateur entre cultures différentes<sup>60</sup> ressort à chaque fois qu'il est question des repas pris en commun. À Noël, à côté des incontournables « *panettone* » et « *torrone* » italiens et des spécialités molisanes – « *ccrchiata, turcniegl'e pastarell'* (pâtisseries frites, cuites au four et enrobées de miel) »<sup>61</sup> – apparaissent des « friandises belges variées », à savoir des « galettes », des « speculoos », des « gaufres à la crème »<sup>62</sup>. Ces viennoiseries, qui dans l'original se glissent dans le texte sans singularisation typographique, dans le texte italien gardent leur désignation originale, en italique, et demandent dans la plupart des cas un accompagnement, soit en note, soit sous forme de binôme traductif ou de parenthèse explicative<sup>63</sup>.

---

<sup>60</sup> Voir Sonia Salsi, « Le narratrici raccontano. Le memorie delle donne tra partenze e arrivi nei contesti minerari », dans Marco Prandoni et Sonia Salsi (dir.), *Minatori di memorie. Memoria culturale e culture della memoria delle miniere e della migrazione italiana in Limburgo (belga e olandese) e Vallonia*, Bologna, Patron editore, 2017, p. 70.

<sup>61</sup> Carmelina Carracillo, *op. cit.*, p. 55 (italique dans le texte).

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>63</sup> Les descriptions et les recettes de viennoiseries belges foisonnant sur la Toile, les étudiants n'ont pas eu de difficultés à comprendre de quoi il s'agissait et ont sélectionné les caractéristiques essentielles à faire passer dans le texte italien, en modulant la longueur des ajouts en fonction de leur emplacement. Pour ne donner qu'un exemple, « speculoos » a pu être assorti d'une note explicative (« biscotti speziati tipici del Belgio, dal particolare colore bruno »), ou d'une simple apposition dans le texte (« biscotti speziati »).

Si on a opté pour la transcription des spécialités belges tout au long du roman<sup>64</sup>, pour les gâteaux molisans deux alternatives ont coexisté, reflétant deux attitudes envers le lecteur italien : d'un côté, la volonté de les présenter en note dans leur spécificité (détaillant les quelques indications données dans l'original, parfois assez approximatives, comme dans le cas des « *crcchiata, turcniegl'e pastarell'* », qui correspondent à trois gâteaux à la préparation bien distincte) ; de l'autre, la simple conservation des termes molisans, considérés comme suffisamment évocateurs dans leur contexte ou comme une potentielle invitation à la découverte<sup>65</sup>.

Pour endiguer le risque de nivellement et valoriser l'appartenance italo-molisane, quelques propositions traductives ont opté pour des interventions ethnocentriques ponctuelles, consistant dans l'introduction de termes dialectaux là où il y avait de l'italien standard, si le texte le permettait. Aucun étudiant n'étant originaire du Molise, cette opération s'est limitée à l'introduction, en italique, de solutions circonscrites et quelque peu stylisées : des mots indiquant les relations de parenté (par exemple « *zije* » à la place de « *zio* », « oncle » ; « *mammella* » au lieu de « *nonna* », « grand-mère »), des interjections, des salutations entre compatriotes, ou des appellatifs souvent déjà exemplifiés ailleurs dans le roman, ce qui a permis de garder une certaine cohérence et plausibilité. Il s'agit en tout cas d'interventions pour ainsi dire cosmétiques qui n'altèrent en rien le projet esthétique de l'auteure, mais visent à le rendre plus significatif et percutant aux yeux du public d'arrivée.

Heureusement, les ressources lexicographiques pour les dialectes molisans ne manquent pas et sont souvent accessibles sur la Toile, bien qu'un balisage initial se soit rendu nécessaire pour orienter le parcours des étudiants. On a surtout fait recours à un dictionnaire de l'Alto Molise<sup>66</sup> dont l'auteur est également fin connaisseur des traditions populaires régionales et a pu nous dispenser de précieux conseils, en nous renvoyant,

---

<sup>64</sup> Cette stratégie de maintien de ces expressions en français pour donner à voir des réalités belges a beaucoup plu à Carracillo, que nous avons interpellée à propos de notre projet traductif (conversation téléphonique avec Carmelina Carracillo du 12/04/2021).

<sup>65</sup> Les recherches effectuées sur de nombreux sites de cuisine régionale ont été complétées ou rectifiées par l'avis d'Ida Di Ianni, professeure d'un lycée d'Isernia, experte formidable de la culture de l'Alto Molise dans tous ses aspects (historiques, linguistiques, littéraires et gastronomiques), et, qui plus est, membre de l'Accademia italiana della Cucina pour la délégation d'Isernia. Nous tenons ici à la remercier pour son aide précieuse tout au long de notre travail sur *L'Italienne*.

<sup>66</sup> Domenico Meo, *Vocabolario del dialetto di Agnone*, Isernia, Cicchetti, 2003, disponible en version électronique à l'adresse <https://meodomenico5.wixsite.com/cultura-popolare/dialetto>. [Dernière consultation : 18/10/2021]

au besoin, à d'autres spécialistes pour des questions plus pointues<sup>67</sup>. Cela a permis de découvrir que les Molisans accordent une importance fondamentale à la remémoration de leurs racines, à la valorisation de leur patrimoine et à la reconnaissance du parcours de leurs compatriotes établis à l'étranger. Nous avons par conséquent ancré notre initiative traductive dans une tradition de préservation et de mise en valeur de la mémoire récente et des spécificités italo-molisanes, tout en n'oubliant pas le contexte belge francophone qui, dans le roman, entre constamment en interaction avec celui de la communauté immigrée.

Un passage ultérieur pour attirer l'attention du lecteur italien sur la réalité molisane a été l'introduction, toujours sporadique et calibrée, de noms de *realia* déclinés en dialecte à la place de dénominations hyperonymiques données en italien dans l'original. Cela a été possible en particulier pour les noms de produits typiques de la gastronomie péninsulaire : on a proposé de *zoomer* sur la cuisine locale par des hyponymes molisans, avec leur appellation dialectale là où elle était disponible, ajoutant un focus linguistique au focus conceptuel.

Plusieurs situations décrites dans *L'Italienne* se prêtent plausiblement à l'insertion de régionalismes encyclopédiques, voire de dialectismes, comme les courses au marché, les fêtes ou les réunions familiales. Lors de son premier souper chez la famille Di Santo, Désiré est stupéfié par la surabondance de nourriture qui « accable » littéralement la table<sup>68</sup>. Des catégories de produits désignées en français (« charcuterie », « fromages ») alternent avec des spécialités péninsulaires mentionnées en italien (« *caprese* » ; « *mozzarella* » ; « *melanzane e peperoni ripieni* » ; « la *mortadella*, la *coppa* et le *provolone* ») et un plat molisan, indiqué en dialecte (« *frttieta d'cucucc* ») :

- c. Les assiettes débordaient de charcuterie, de fromages, de crudités et de légumes cuits. Il découvrit avec bonheur la *caprese* (tomates, mozzarella et basilic), la *frttieta d'cucucc* (omelette aux courgettes et pecorino), les *melanzane e peperoni ripieni* (aubergines et poivrons farcis). Désiré fit également connaissance avec la *mortadella*, la *coppa* et le *provolone*<sup>69</sup>.

Parmi les solutions les plus convaincantes avancées par les étudiants, sont à retenir celles marquées par une volonté d'échapper au risque d'un aplatissement linguistique total qui entraînerait de fait une banalisation conceptuelle vis-à-vis du nouveau destinataire, qui ne ressentirait pas de

---

<sup>67</sup> C'est grâce à Domenico Meo que nous avons pu remonter jusqu'à Ida Di Ianni, qui nous a signalé un dictionnaire encyclopédique dont nous avons largement bénéficié pour nos recherches finalisées à la traduction de *L'Italienne* : Albino Fattore et alii (dir.), *Cerro al Volturmo. Territorio, lingua e cultura*, Cerro al Volturmo, Volturnia Edizioni, 2012.

<sup>68</sup> Carmelina Carracillo, *op. cit.*, p. 17.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 17-18 (italique dans le texte).

la même façon l'introduction de produits exclusivement pan-italiens. Dans l'option C., l'évocation de produits extrêmement représentatifs de l'Alto Molise – charcuterie et fromages – admet un passage plausible à une focalisation sur des hyponymes régionaux renommés (« *ventricina* », « *capocollo* », « *soppressata* », d'un côté, et « *scamorza* » et « *caciocavallo* » de l'autre). Les plus entreprenants ont même envisagé de remplacer l'indication des « légumes cuits » par un plat molisan à base, justement, de légumes cuits (la « *ciambotta molisana* ») :

- C. I piatti traboccavano di *ventricina*, *capocollo* e *soppressata*, di *scamorza* e *caciocavallo*, di verdure crude e cotte / di *ciambotta molisana*. Scopri con piacere la caprese, la *frittieta d'cucucc* [frittata di zucchine], le melanzane e i peperoni ripieni. Désiré fece inoltre conoscenza con la mortadella, la coppa e il provolone.

La seule indication dialectale présente dans l'original est bien sûr conservée (« *frittieta d'cucucc* »), sans ou avec explication en italien (à la lettre « frittata di zucchine »)<sup>70</sup>, selon l'audace des traducteurs et leur volonté de mobiliser le lecteur vers la réalité locale. Car si « *cucucc* » n'est pas automatiquement reconnaissable en tant que « *zucchine* » (« courgettes ») pour un italoophone, il faut reconnaître que cette locution n'a pas de valeur opératoire (n'intervenant pas dans un livre de recettes), et s'insère dans une accumulation servant à suggérer l'abondance du repas.

Quelques traducteurs sont allés plus loin dans l'usage des dialectismes et en ont introduit quelques-uns pour détailler les produits typiques mentionnés quand une dénomination locale était recensée dans les instruments lexicographiques consultés, comme pour la charcuterie évoquée au début du paragraphe (« *salumi* »), illustrée par deux hyponymes dialectaux (« *capecuóglje* » et « *spresciata* » à la place respectivement de « *capocollo* » et de « *soppressata* ») :

- C'. I piatti traboccavano di *salumi* (*capecuóglje* e *spresciata*), di formaggi, di verdure crude e cotte.

Pour comprendre et traduire ce genre de passages, tout en conservant l'idée d'une origine territoriale, les étudiants ont dû se documenter sur la gastronomie molisane, se contentant de produits renommés au niveau régional quand une spécification plus locale n'était pas disponible<sup>71</sup>.

<sup>70</sup> L'ajout du « *pecorino* » dans la traduction-explication donnée dans l'original est vraisemblablement une variante familiale de la recette, justifié par la copieuse production locale de ce type de fromage.

<sup>71</sup> Par exemple la *ventricina* est une charcuterie régionale bien renommée, mais peu présente dans l'Alto Molise, étant plutôt typique de la province de Campobasso, alors que la *ciambotta* ou

En guise de conclusion, nous pouvons affirmer que *L'Italienne* distribue le plurilinguisme de manière fonctionnelle à son propos, qui est de valoriser la richesse démographique représentée et de montrer qu'un dialogue entre les deux communautés est non seulement possible, mais aussi fécond. Les ateliers de traduction que nous avons animés se configurent comme des chantiers ouverts, où chacun apporte son éclairage et son expertise, comme le lieu d'une création, d'une expérimentation, d'une recherche, d'une négociation des possibles, d'une confrontation des ressentis face à la représentation sociale et anthropologique offerte par l'emploi des différentes ressources langagières. La voie de l'accentuation de la « molisanité »<sup>72</sup>, empruntée par de nombreux étudiants là où elle était possible, a exigé de leur part des approfondissements – encyclopédiques et lexicaux – pour trouver les référents les plus adaptés, ce qui a sûrement contribué à une meilleure connaissance de cette petite région, de son histoire et de ses traditions.

Dans les rebondissements de nos recherches finalisées à l'organisation de nos ateliers, des contacts bien enrichissants se sont noués qui ont fait apparaître la possibilité de publier une traduction de *L'Italienne*. En effet, un éditeur local, la Volturnia Edizioni, s'est dit très intéressé par un tel projet, notamment pour sa valeur mémorielle et pour célébrer une fille du pays qui s'est distinguée à l'étranger<sup>73</sup>. Cette collaboration permettrait de vérifier dans la pratique la négociation qui s'instaure entre d'un côté des projets traductifs conçus pour ainsi dire *in vitro*, avec leur cohérence interne et leurs intentions respectives, et de l'autre un potentiel demandeur d'ouvrage avec ses raisons à la fois culturelles, éditoriales et commerciales<sup>74</sup>. Une telle initiative aurait, par ailleurs, l'aval de l'écrivaine, qui avait déjà envisagé une telle possibilité, estimant qu'un roman comme le sien « devrait intéresser les Italiens »<sup>75</sup>.

---

*ciabotta*, tout en appartenant à la province d'Isernia, ne se trouve pas dans la cuisine de l'Alto ou Altissimo Molise.

<sup>72</sup> Mot attesté dans Marco Micone, « L'Italianité d'ici : une voie vers l'universel », *Spirale*, n° 200, 2005, p. 96.

<sup>73</sup> Il s'agit de la maison d'édition dirigée par Ida Di Ianni, qui a connu Carmelina Carracillo au Molise il y a quelques années, lors de la visite annuelle de l'écrivaine à Castel San Vincenzo, où elle a hérité de la maison parentale.

<sup>74</sup> Cette dynamique de négociation au sein de la traduction est d'autant plus fondamentale dans le cas d'œuvres hétérolingues, comme nous le rappelle Rainier Grutman, « Traduire l'hétérolinguisme : questions conceptuelles et (con)textuelles », dans Marie-Annick Montout (dir.), *Autour d'Olive Senior : hétérolinguisme et traduction*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 2012, p. 75 : la traduction apparaît « comme une transaction entre différents agents plus ou moins intransigeants », où le traducteur individuel, avec son éthique et son *habitus*, ne peut que se confronter « à des habitudes collectives, à des schémas de pensée (y compris de préjugés) partagés par une société ».

<sup>75</sup> Carmelina Carracillo dit avoir rencontré le mari d'Ida Di Ianni, responsable de la Volturnia Edizioni, et avoir pris de premiers accords pour une éventuelle traduction. Elle devait

Dans ce projet traductif, il serait souhaitable de prévoir un espace péritextuel pour la prise de parole du traducteur, pour présenter l'aspect plurilingue de l'original, dans ses dimensions esthétique et identitaire, et motiver les stratégies mises en place pour restituer autant que possible sa résonance vis-à-vis des nouveaux destinataires. Cela constituerait aussi l'occasion d'accompagner le roman d'une contextualisation socio-historique ouvrant une perspective sur les flux migratoires qu'a connus cette région, en ligne avec l'esprit de la maison d'édition, qui vise à la valorisation du capital culturel et humain du Molise<sup>76</sup>.

Catia Nannoni  
(Université de Bologne)

---

se renseigner auprès de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour recevoir des subventions pour la publication, mais tout a été reporté à cause de la pandémie de Covid-19 (conversation téléphonique avec Carmelina Carracillo du 12/04/2021).

<sup>76</sup> Voir la présentation de la politique de la Volturnia Edizioni sur son site [http://www.volturniaedizioni.com/chi\\_siamo.htm](http://www.volturniaedizioni.com/chi_siamo.htm) [dernière consultation : 18/10/2021] : « La storia, l'arte, la cultura, il folklore del Molise e non solo sono alla base delle pubblicazioni della VOLTURNIA EDIZIONI, casa editrice nata da un'idea di Tobia Paolone (Editore) che, con la direzione editoriale di Ida Di Ianni e coadiuvato da importanti nomi del panorama regionale ed extraregionale, cerca di portare all'attenzione del grande pubblico le bellezze artistiche e naturali di quella che continua ad essere una regione poco conosciuta : il Molise ».